

Les camarades
adresseront tout ce qui concerne

l'en dehors

à E. ARMAND

22, cité St-Joseph, ORLÉANS

l'en dehors

bi-mensuel

2^e ANNÉE, n° 24

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, ido, italien, portugais, roumain.

Abonnements : Six mois. 3 f. » — Extérieur . . 4 f. »
(Une heure de travail d'un ouvrier qualifié).
Un an . . 5 50 — — — 7 50

Tout numéro antérieur au mois courant : 0 fr. 30

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

Polémique d'idées

Il y a deux sortes de polémiques : la polémique d'idées et la polémique sans idées. La polémique sans idées, c'est la polémique des arrivistes, des insincères, des fourbes ; c'est une polémique inhumaine et sans beauté. Ce second genre de polémique ne se propose pas la recherche et la découverte de la vérité : elle vise, avant tout, à nuire. Nuire est son idéal. La polémique, telle que la pratique l'impuissance, n'a qu'un but : propager le mensonge sous toutes ses formes. Elle dénature la pensée d'autrui et la juge sur cette falsification. Incapable de s'élever à la hauteur de l'adversaire, c'est à sa vie privée qu'elle s'attaque. Elle ne voit que ses défauts, lui prête tous les vices, se sert de toutes les armes afin de le diminuer. Le fanatisme et le sectarisme sont l'âme de la basse polémique : il est impossible de discuter avec un contradictoire borné et de mauvaise foi, qui refuse de vous entendre et n'a que des injures pour qui ne partage pas ses opinions. L'insulte n'est pas un argument. La polémique des sectaires et des fanatiques, faite de ressentiment et de fiel, est quelque chose d'odieux, dont nous constatons chaque jour les méfaits. Notre époque est infestée de pseudo polémistes, dépourvus de générosité, aussi prétentieux que nuls, qui passent leur temps à bavarder sur tout et sur tous. Leur cynisme est illimité. Ils changent d'opinion chaque matin, se contredisent constamment, et, sous prétexte de critique, de liberté de pensée, de bon sens, d'ironie, ils ne font que consolider la société qu'ils exploitent. Ils n'ont ni la force ni le courage de combattre les abus, de dénoncer l'iniquité, de s'attaquer aux puissances d'argent : ils rampent devant les maîtres, et leur révolte n'est qu'un déguisement de leur servilisme. Hypocrite et dissimulée, flattant le peuple et ses dirigeants, la petite polémique piétine l'homme qui est tombé, le traîne dans la boue, quitte à s'incliner bien bas devant lui s'il reprend le pouvoir à la faveur des circonstances. Calomnie et perfidie résumant son action néfaste et criminelle.

Avec des gens de mauvaise foi, toute discussion devient impossible. On ne peut émettre aucune idée devant les énergumènes qui cherchent avant tout à vous empêcher de parler. Quand la polémique déserte la « tribune » pour le livre — dans lequel le fait même d'exposer une idée est une révolution — si cette idée choque les habitudes et les préjugés, ils isolent un passage, une phrase, un mot de l'ensemble, et vous font dire les pires absurdités. Votre pensée devient méconnaissable. Ce n'est plus vous qui parlez. Ces pseudo critiques commettent d'innombrables erreurs dues à leur ignorance, à leur parti pris et à leur égoïsme. La critique, telle que la pratiquent les médiocres, est une des formes de l'iniquité. Ses « jugements » sont intéressés, mais peu intéressants. Ce n'est pas cette polémique vivante, qui remue des idées et les soutient hardiment. La critique d'aujourd'hui a sombré dans la basse polémique, substituant les questions de personnes à l'exposé des théories, refusant de s'incliner devant l'indépendance et l'originalité.

Qu'on le veuille ou non, on combat toujours quelqu'un ou quelque chose. Ce qui fait l'intérêt du combat, c'est la qualité des armes qu'on emploie. Les « héros » de la pensée, qui en sont aussi les « héros », élèvent tout débat, élargissent toute discussion, ennobissent tous les problèmes. Leur sérénité désarme l'adversaire. Les petits polémistes rapetissent les plus nobles idées, embrouillent tout, discutent à tort et à travers ; leur illogisme a sa logique : c'est la logique de la laideur qui leur interdit tout élan, toute générosité, toute pensée. Chaque époque a la polémique qu'elle mérite : la nôtre pratique sous ce nom les plus basses manœuvres, Polémique y est synonyme de mouchardage, chantage, délations, calomnie.

La polémique véritable se tient sur les hauteurs : elle n'abandonne jamais le terrain de la sagesse. Elle dit ce qu'il faut dire, et cela sans avoir recours aux petits moyens dont use la médiocrité. Plus elle s'élève, plus elle serre de près les réalités. Elle est impartiale et humaine. Ce n'est pas à la vie privée des individus qu'elle s'attaque, c'est à leur morale étriquée, à leurs conceptions étroites, à leur bassesse d'esprit et d'âme. Elle combat les idées mortes, les préjugés, les partis pris, tout ce qui retarde l'évolution de l'humanité, tout ce qui la retient dans les

bas-fonds, tout ce qui l'enlaidit et la diminue. Quand elle cite des noms, c'est qu'elle ne peut pas faire autrement, la vie publique de certains individus se confondant avec leur vie privée, offrant le même spectacle d'incohérence et de folie. Certains politiques incarnent la laideur une et multiple. Leur nom est un symbole — on ne peut le passer sous silence. Cependant, la polémique d'idées, si elle cloue au pilori certains êtres, n'est acharnée pas après tel misérable. Elle a mieux à faire. L'oubli est souvent la pire des punitions. Il est des êtres si méprisables, si petits que le mieux c'est de les ignorer. Dédaigner leurs attaques, dédaigner de les attaquer, c'est encore la meilleure des polémiques.

La polémique qui se place sur le terrain des idées, ne prend pas plaisir à étaler les tares des individus. Elle constate le désaccord qui existe entre leurs actes et leurs théories. Elle opère avec tact : elle a « sa manière ». Elle se désintéresse des petites querelles personnelles qui ne riment à rien qu'à amuser la galerie. Elle laisse aux politiques le soin de pratiquer ce genre de sport. Rien de plus insupportable que d'assister aux pugilats de deux individus, également tarés, qui se reprochent mutuellement leurs saletés, tandis que rien n'est plus reconfortant que de suivre les débats de deux esprits qui, s'ils peuvent différer d'avis au sujet de tel problème de morale ou de sociologie, finissent toujours par s'entendre sur un plan supérieur. Toute controverse qu'inspire uniquement l'amour de la vérité a son utilité et sa raison d'être.

La polémique d'idées, si elle pratique la plus large tolérance — respectant toutes les idées, pourvu qu'elles soient sincères (le critérium de leur sincérité est dans le désintéressement de celui qui les professe) — dégageant de chacune d'elles la part de vérité qu'elle contient, ne peut cependant pas, sous prétexte d'impartialité, leur accorder à toutes la même valeur. Elle a le droit d'avoir ses préférences. On ne peut admirer à la fois Han Ryner et Mandel. Il faut faire un choix dans ses admirations. L'homme intelligent a vite fait son choix. Le rôle de la polémique d'idées est de choisir entre plusieurs idées. C'est d'exposer des idées « autres », des idées « subversives », qui choquent les idées « reçues ». Substituer des idées vivantes aux idées mortes, telle est la fonction de la polémique. Par elle, le monde de la pensée apparaît extrêmement riche et varié : d'elle partent le mouvement et la vie. La polémique d'idées « avancées », d'« idées en marche », a intérêt à ne pas laisser accaparer ces dernières par les mystificateurs qui s'efforcent de répandre dans le peuple l'équivoque et la confusion. Il y a de fausses « idées avancées ». Est « avancée » toute idée qu'une minorité essaie de réaliser dans une société rétrograde, au sein de l'hostilité générale. Est « avancée » toute idée qu'inspire l'esprit critique, constructeur et créateur par excellence.

Le rôle de la polémique est de mettre en relief l'« idée vivante », d'en montrer les avantages pour l'individu. C'est de combattre pour un intérêt supérieur. S'il en était autrement, où serait la polémique ? Ce n'est pas « polémiquer » que de n'émettre aucune idée, que de s'isoler dans son « moi », que de rester indifférent aux êtres et aux choses. La polémique cesse dès que l'enthousiasme et le courage font défaut. Elle suppose l'indépendance et la sincérité. Elle suppose la pensée et l'amour. Celui qui ne passionne aucun rêve ne vit pas. La vie est dans la discussion, la recherche, la création.

Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

La Lutte

Batailler contre les destins est enfantin, oh ! je le sais. — L'homme en somme n'est qu'une épave ballottée au gré des orages sur l'océan de ses pensées. —

Et cependant, dans un effort désespéré nous dresserons notre front blême par dessus les vagues humaines et les houles inexplicables.

Nous criserons tous les muscles de notre chair, et pour ne pas sombrer dans la nuit noire nous aurons cet orgueil de croire en la lumière....

Sous la tempête aiguë des temps, nous resterons debout, les nerfs tendus, l'œil calme, et si le vent, un soir, nous abat sur le sable, nous aurons la fierté d'avoir nargué les ouragans.

Georges VIDAL.

(Extrait de *Devant la Vie*, à paraître en décembre aux éditions de la Librairie Sociale).

Les Prisonniers

... Je ne sais pas si vous êtes coupable ou non, mais si vous êtes à leurs yeux, vous ne l'êtes pas aux miens...
(F. Domela Nieuwenhuis à E. Armand, 15 oct. 1909)...

Dans une série d'articles que j'ai été étonné de trouver dans *l'Humanité*, André Marty, mon ancien compagnon de captivité, a décrit, en une série de tableaux remarquablement brossés, l'existence pitoyable des malheureux que les « représentants de la société » privent de leur liberté, pour avoir enfreint l'un ou l'autre des termes d'un contrat dont il ne leur a jamais été possible de discuter individuellement une seule des clauses.

Cette circonstance suffit pour qu'un premier abord tout engeôlé nous soit sympathique.

La cause de son emprisonnement est d'ordre secondaire. Il est une victime de l'arbitraire et cela suffit. Arbitraire est la façon dont l'Etat, les représentants des majorités, les administrateurs des sociétés contemporaines, les mandataires des élites dirigeantes imposent et appliquent le contrat social ; arbitraire est par suite le châtiement qu'ils infligent aux contrevenants audit contrat. Il n'y a pas à ergoter. Ce ne sont pas les contrevenants qui commencent ; ce sont ceux qui leur imposent des modes de se comporter qui sont aux antipodes et de leur tempérament et de leur conception personnelle de la vie. L'obligation engendre la révolte.

Donc pour nous, individualistes anarchistes, il n'y a pas de coupables au sens absolu du mot, il n'est que des victimes. Sur ces victimes privées de recours, de moyens de défense, les exécutifs des sanctions pénales s'acharnent. Comme si ce n'était pas assez de leur avoir enlevé la possibilité de se mouvoir librement, ils ajoutent des vexations et des tortures supplémentaires qui conduisent très souvent l'emprisonné au tombeau ou à la folie. Or il y a « des nôtres » qui ont subi, qui subissent cet épouvantable régime. Il y a des négateurs de domination et d'exploitation, des négateurs raisonnés et conscients de l'autorité qui végètent, s'étiolent et s'éteignent à petit feu dans ces Maisons où il convient en entrant de « laisser toute espérance ».

L'étonnant n'est pas de les trouver en ces séjours de désespoir. S'il est vrai que tous les nôtres ne soient pas appelés ou déterminés par tempérament à subir l'épreuve de la privation de liberté, il est rare que nos militants ne tombent pas un jour ou l'autre sous la coupe de la vindicte légale. L'étonnant, dis-je, ce n'est pas de voir des individualistes sous les verrous, c'est qu'il se trouve d'autres individualistes pour s'inocier de leur sort. S'insocier du sort de ceux qui tombent au cours du combat pour l'individu contre l'Autorité, c'est batailler contre soi-même. J'ai le plus grand intérêt à ce que tous les réfractaires moraux, économiques, intellectuels, etc. soient délivrés de leurs fers, parce que c'est dans la mesure où il y a en circulation davantage de contre-autoritaires que je puis vivre plus intensément ma vie hors-autorité.

Rester indifférent au sort de nos frères qui sont captifs, c'est faire le jeu des Dominants.

Il y a eu, il y a des individualistes pour hausser les épaules quand on expose devant eux que certains des nôtres qui ont passé par le supplice de la privation de liberté, auraient pu faire autre chose que d'épouser les opinions ou les idées qui les ont conduits là. Tout individualiste pour de vrai ne peut qu'éprouver un sentiment profond d'appréciation pour celui des siens auquel il est arrivé de jeter son déterminisme (quand il aurait pu faire autrement) du côté de

la balance où il n'y avait, comme profit à récolter, qu'incompréhensions, mépris, inquiétudes, persécutions. Quand un homme intelligent, doué, ayant pesé le pour et le contre, renonce à tout un avenir d'aise, de considérations sociales, de tranquillité pour une perspective d'instabilités et de luttes continues — son geste nous incite inévitablement à le considérer comme un valeureux de premier ordre. Ne fait-il pas là preuve de liberté de choix nettement caractérisée ?

Non ! tous les nôtres ne sont pas appelés par leur déterminisme à être les hôtes de ces établissements où l'on existe sans vivre, où l'on végète, entouré d'une atmosphère lourde des émanations méphitiques d'une monotonie endémique — où le plus original s'affadit, où le plus volontaire s'émascule, où languit le plus énergique — où l'on taxe de dangereuse toute manifestation d'intellectualité, où l'on frappe de suspicion tout désir d'acquiescer de nouvelles connaissances, où l'on accorde les faveurs à celui qui courbe davantage la nuque devant qui exerce le commandement — où l'on épie le moindre de vos mouvements, où l'on vous surveille de jour comme de nuit, où l'on vous suit partout, où vous ne pouvez faire un geste sans en solliciter la permission, fût-ce pour satisfaire une nécessité naturelle — où l'on prend à tâche de détruire en vous la faculté même de raisonnement, d'aneantir jusqu'à l'ultime velléité de l'esprit de révolte, de vous faire considérer comme une chose normale d'être traité un peu moins bien que du bétail ; où l'on étouffe la moindre protestation sous la privation de nourriture et une aggravation de votre traitement — où l'on peine toute la journée pour un gain innommable, où les aliments qu'on vous dispense ne balancent jamais le travail exigé de vous — où il faut posséder une constitution exceptionnelle pour résister à l'invasion des germes de la consommation — où l'on ne vous désigne que par un matricule, où l'on vous affuble d'une vêtue grossière de nuance désespérément terne, où l'on vous tond, où l'on vous rase, où tout est calculé pour annihiler jusqu'au dernier vestige, jusqu'au sentiment même de la dignité individuelle.

Je comprends fort bien, compagnons, que vous ne soyez pas appelés à passer par là. Ce que je maintiens, c'est qu'il vous appartient à vous qui avez ignoré ces tortures, de rendre la vie plus douce à ceux qui les ont connues. Je maintiens que vis-à-vis des nôtres, cette pratique volontaire est question de pure et élémentaire réciprocité. Il est équitable qu'ils trouvent auprès de vous, les épargnés, la guérison de leurs blessures, les paroles et les actes qui pansent les plaies, qui réapprennent à aimer la vie.

Sans doute reviennent-ils de la Maison des Morts-Vivants souvent vieilliss, chauves et courbés ; inévitablement aigris et pessimistes. C'est pourtant à eux, compagnes, qu'iront vos sourires et vos attentions. Et ce sera simple compensation pour tous les maux qu'ils ont endurés. Tandis que chaque soir de printemps, vous retrouviez votre ou vos amants, que vous vous pâmiez sous leurs caresses, ils remontaient, eux, tristement et le cœur gonflé de désirs, vers la petite cellule grillagée, le lit étroit et incommode où ils appelaient un sommeil apaisant qui fuyait leurs paupières. Votre douce et volontaire affection est de la réciprocité toute élémentaire. Et qui donc serait assez faux-frère parmi ceux avec qui vous faites route pour en prendre ombre ?

E. ARMAND.

Divers aspects de l'Individualisme anarchiste (1)

Le verbe ou l'action

A. E. ARMAND.

Ton article « Notre Monde à venir et l'actuelle Involutions » du numéro de fin septembre de *l'en dehors* m'incite, quant au dernier paragraphe, à certaines objections.

Tu dis en effet :

On rencontre, « curieux sophisme » des individualistes qui pensent qu'en régime de compression renforcée, étatiste, etc., la seule chose à faire est de s'enfuir vers quelque île océanique, de s'occuper exclusivement d'hygiène ou d'alimentation frugivore, crudivore ou autre, ou encore faire de l'argent comme tout le monde.

Quant à faire de l'argent, cela me réjouit pour bien des raisons. Faire de l'argent ne me semble guère bien possible sans exploiter directement ou indirectement son prochain, ses semblables, que ce soit dans les villes ou dans une colonie lointaine.

Mais en qualifiant de « curieux sophisme » les efforts des réalisateurs au point de vue culture individuelle, en dehors de l'ambiant de la soi-disant civilisation et de l'oppression gouvernementale, il me semble, ce disant, que tu accuses ceux-ci pour justifier ta manière de « réaliser ta vie ». Ceux qui essaient de vivre leur vie d'après leur conception, leur idéal, « en dehors », je dis autant que possible « en dehors de la société », qui n'a que peu d'emprise sur l'individu au fond des bois, ceux là font preuve de bien plus d'individualité que les théoriciens, parce qu'ils font de l'action, tandis que les autres ne débitent que le verbe. Que ce verbe nous parle des plus belles choses, des plus profondes, il ne vaudra jamais l'action qui est à la fois verbe et œuvre.

Ne vois-tu pas que tu te mets en contradiction avec toi-même (voir « Fleurs de Solitude » dans le même numéro) ? Ici, tu dis qu'il faudra accepter l'individu tel qu'il est et non tel qu'on voudrait le voir, et cependant tu arrives, là, à dénommer les efforts de certains individus, de « curieux sophisme », ce qui veut dire *sophistes* quant aux individus. Pourquoi ce mépris pour ceux qui cherchent une autre réalisation que la tienne ?... Si chacun voulait réaliser « sa vie » comme propagandiste, aucun n'y parviendrait, parce qu'il n'y aurait plus de lecteurs. La question de propagande ou d'éducation, ou comme on voudra l'appeler, n'est pas dans mon tempérament. C'est à la fin du compte aussi une manière de façonner les autres d'après sa manière de voir les choses. D'autre part je trouve que la récolte ne vaut pas la peine qu'on s'est donné à labourer le champ de l'ignorance. On ne sème en général que dans son milieu à soi et la parole atteint rarement ou jamais ceux qui sont hors de ce cercle, les masses étant trop veules et trop abruties. Le propagandiste confirme ou développe le plus souvent des idées admises par les uns, et aux autres ils ne descendent jamais au fond des paroles. A mon avis faire exclusivement de la propagande revient à « un métier ». J'estime qu'en œuvrant pour la propagation d'idées en faveur d'une société meilleure et moins oppressive, il ne faudra pas renoncer tout à fait à un autre travail indépendant de la propagande. Celui qui fait de l'art un métier n'est pas un vrai artiste, ainsi celui qui veut faire du bien ne doit pas nécessairement faire une « profession » de son idéal.

Cela sonne peut être bien aux oreilles de certains camarades :

« Notre » individualisme ne se satisfait pas à son compte, justement parce qu'il est un état d'être actuel, il ne veut pas céder devant le tyran. Il est fier. Il ne se dérobe pas. En plein état d'involutions il clame, etc., ceux-ci par le geste, ceux-là par l'écrit, que la méthode d'autorité leur répugne, etc., etc.

Ce mot *notre* individualisme me fait par trop songer à une étiquette.

Tu te seras sûrement souvent rendu compte qu'il arrive qu'une étiquette grandiloquente soit collée sur une bouteille vide, ou au mauvais contenu... L'œil s'y trompera, mais non l'expérience. Ainsi la vie dans les villes où l'on se voit très peu nous fait souvent croire des merveilles l'un de l'autre, et peut-être tout cela s'évanouirait dans la vie en réelle liberté.

Comment peux-tu croire que de vouloir chercher un milieu adéquat à son être c'est rechercher une satisfaction « à bon compte ». Pour moi, je crois qu'il faut beaucoup plus de caractère, qu'il faut être beaucoup plus « individualiste » pour vivre loin du monde actuel. Non ! il est plus facile d'y rester et de le critiquer que de le quitter et de renoncer aux agréments qu'il peut procurer.

Ah ! quel « orgueil » de ne pas céder devant le tyran — d'être fier. Qu'à t-on de plus quand on s'est laissé mettre en prison pour « des idées » ? L'idée peut sortir des prisons telle une lumière, mais le corps qui l'a engendrée reste meurtri à jamais... Si l'idée qu'on défend est capable de sauver des vies, propageons-la, mais non point pour perdre la nôtre. Je

ne demande point la vie de personne, que personne ne demande la mienne. Clamer ses idées parce qu'on sent ainsi, c'est bien, mais mettre en jeu « la fierté » cela revient à la question d'honneur d'un simple patriote. N'importe quel religieux peut encourir le martyre pour ses idées (ou celles d'un autre, ce qui est alors bien imbécile), sans que tu l'estimes plus pour ça.

Si toutefois tu es de l'avis qu'il faut rester dans la société (qu'on déteste de toute façon) pour la seule raison qu'on y lutte contre son emprise, alors je trouve cela absurde. Quand on trouve une chose foncièrement mauvaise, ou la laisse de côté pour autant qu'il y ait des issues à sa portée. Certes, nous sommes tous, plus ou moins, victimes de tares héréditaires ou acquises par habitudes, qui nous rendent presque impossible de sortir de l'ambiant mauvais. Il n'est, du reste, pas absolument nécessaire de se séparer complètement de l'humanité (trop de liens nous attachent encore à elle) mais tu avoueras qu'on ne pourra en aucun cas vivre « anarchiquement » ou « individuellement » dans le milieu pourri actuel.

La masse grouillante et bêlante, obéissant toujours au plus fort, est la première ennemie de celui qui veut la libérer de tout ce qui l'accable. Cette masse est une horde aveugle qui tue celui qui s'oppose à elle, c'est-à-dire à ses dirigeants. Le peuple en général vit dans les conditions qu'il mérite. Quant à l'individu en particulier, il subit malheureusement l'ambiant et ne peut pas, ou que très difficilement, sous peine de lapidation, vivre son idéal au sein de la « société ». Pour mon compte je ne cherche pas à retenir celui qui veut se suicider, mais je ne veux pas qu'il me tire avec lui dans l'abîme.

Si du jour au lendemain les choses étaient changées, si un milieu libertaire était instauré, il en aurait encore qui, par force d'habitude, ne sauraient vivre sans « ennemi » et qui créeraient quelque obstacle, cela afin de pouvoir réclamer à vivre comme auparavant, réclamer leur liberté et peut être porter... une étiquette.

Sans attendre la « société » future, sans croire à la possibilité de création de quelque « milieu individualiste » ou « anarchiste » au sein des centres peuplés, je m'évaderai de ces derniers, dès que les moyens me le permettront. Pour être quelque peu libre, il faut avoir les coudees franches et surtout il faut pouvoir se suffire à soi-même, sans avoir à s'appuyer sur d'autres. Les villes ne sauraient garantir ce point essentiel. Je crois que seul le travail de la terre nourricière saura procurer ce maximum de liberté.

KARL RIST.

Je ne vois pas en quoi et pourquoi m'atteindrait le reproche d'inconséquence que me décoche si légèrement Karl Rist. Je l'accepte bien « tel qu'il est ». Si ma conception de l'individualisme ne lui plaît pas, je ne tiens pas du tout à ce qu'il l'adopte pour me faire plaisir. Pour le reste, je vais m'efforcer de répondre d'une façon générale à son point de vue, je veux dire par là que je vais faire mon possible pour exposer le mien aussi clairement que je le puis. Ce numéro-ci contient un article relatif aux Prisonniers. Me proposant d'écrire, de publier un de ces jours, un article au sujet de la « Fierté », je laisserai ce point de côté.

Il y a des camarades qui imaginent qu'en se réjouissant au fond de quelque fromage, en renonçant à être un centre d'activité et de rayonnement, en s'occupant exclusivement à restreindre leurs besoins, ils cultivent et épanouissent leur individualité, ils accomplissent leur « révolution » personnelle. Je dis que c'est un « sophisme » parce que le moi ne s'épanouit que par le contact avec le hors-moi. Le moi ne prend absolument conscience de soi-même qu'à condition de renfermer en relations avec le non-moi : autrui — que ce soit pour l'entente ou pour la lutte. S'épanouir, c'est tirer de son fonds personnel tout ce qu'il est susceptible de fournir. On ne sait pas quelles sont ses propres possibilités tant que les expériences n'ont pas fait jaillir du fond intime toutes les capacités latentes. Là où l'expérience fait défaut, il y a ignorance des réactions dont le moi est susceptible. L'expérience n'est réelle, n'existe réellement — l'individu étant considéré comme sociable — qu'à la condition de rencontrer d'autres individualités dont le contact permettra à votre individualité de se révéler complètement. L'individu qui s'isole dogmatiquement est un individu rétréci, mesquin, chétif, unilatéral. Il a renoncé aux occasions d'enrichissement de ses acquis, aux luttes aux joies, aux tourments parfois que les rapports avec d'autres individus peuvent lui procurer. Il ne sait pas dans quel sens il réagirait, il a refusé de donner ses forces sommeillant en lui — à certaines forces, en tous cas — l'occasion d'éclorre, de se manifester.

Voici toute la raison de ma propagande : je tiens à me faire des camarades, à m'en créer sans cesse de nouveaux, quitte à les sélectionner plus tard, parce que c'est dans mon intérêt — intellectuel, éthique, sentimental, sensuel ou autre — dans l'intérêt du développement de ma personnalité. Je sais bien que moi « l'en dehors » je suis plus fort, moralement parlant, que tous les « en dedans » réunis ; mais je suis encore plus fort quand je m'associe avec d'autres « en dehors » parce qu'il est une foule d'expériences que je ne puis faire isolément.

Je dis que c'est un « sophisme » de prétendre qu'on s'accomplit « en passant le meilleur de son temps à admirer son nombril », comme l'écrivait l'autre jour Jane Morand, une femme qui a fait ses preuves. « Admire son nombril », ce peut être voguer vers une île océanique en laissant se débrouiller comme ils le peuvent les camarades qui pensent que « déclarer qu'on a accompli sa révolution personnelle » quand on est en butte ou en proie à toutes les coercitions, à toutes les réqui-

sitions possibles d'ordre étatique, législatif ou administratif, c'est de la puérité ou de la duplicité.

Où donc niche l'individualiste anarchiste qui puisse de bonne foi se vanter de traiter de gré à gré, sur un pied d'autonomie — isolé ou associé — avec les dirigeants ou les mandataires de l'organisation gouvernementale ou sociale — avec les privilégiés du milieu humain où il ait évolué ? Quand et où est-ce que les individualistes anarchistes, considérés comme une espèce distincte, comme un groupement à part, ont conquis et réalisé la latitude, la faculté de vivre, d'expérimenter, de se développer individuellement à leur guise, ou de constituer des associations fonctionnant sans être comptables à qui que ce soit de leurs faits et gestes — même alors qu'ils ne portent pas atteinte aux faits et gestes d'autrui et qu'ils n'y interviennent en aucune façon ? Quand cette revendication primordiale sera devenue une réalité, il sera temps de parler de sa révolution individuelle comme étant accomplie.

Dans une « colonie » ou « milieu libre » quelconque, on n'échappe à aucune contrainte sociale, on va vous y chercher en temps de guerre, vous êtes forcé de payer toutes sortes de droits et d'impôts destinés au fonctionnement de services administratifs qui maintiennent en vigueur les institutions autoritaires. Le végétalien auquel suffisent six mois de travail chez un patron maintient quand même debout le patronat et ne rend pas meilleure la situation des salariés, la sienne y comprise. Est-ce que le brave copain qui s'en va échouer sur les rives de quelque île océanique ou républicaine sud-américaine a, en quoi que ce soit, porté un coup au capitalisme ? Il contribue tout bonnement, en peuplant ces solitudes, à favoriser l'émission de quelque emprunt exotique ou colonial, qui trouvera d'autant plus facilement à se placer que les banquiers démontreront que ces contrées lointaines augmentent de valeur grâce aux nouveaux colons qui les défrichent.

Un camarade m'écrivait récemment du Paraguay : « Dans ce cul du monde, je me demande ce que nous venons faire... nous n'avons que des inconvénients de toute sorte. Cela ne va pas même sans danger, car si vous guezlez de trop, c'est vite fait de vous coller une balle dans la peau ».

Appeler cela de l'action : c'est en effet être satisfait à bon compte.

Il reste à démontrer que la restriction des besoins développe davantage l'individualité que leur intensification. Je maintiens que l'individualité est incomplète qui ignore comment « moi » réagira en présence de certaines jouissances, qui renonce de parti-pris aux sensations que ces jouissances peuvent lui procurer. M'intéresse surtout l'individualiste qui sélectionne parmi les jouissances de la vie celles qui peuvent contribuer davantage à l'enrichir, non à le diminuer. Il parait que le « séchage » de l'Amérique du Nord a permis aux rois de l'acier ou du cochon d'exiger de leurs salariés une taylorisation insoupçonnée de la production, d'où accroissement et renforcement du système de l'exploitation. Police et détectives « secs » font aussi de la taylorisation intensive à coups de « casse-tête en temps de grève. J'appelle « sophisme » de dénommer libération une méthode thérapeutique ou un système d'hygiène.

Je tiens à intensifier mes besoins et non à les restreindre et je ne mets de limite à cette intensification que ma capacité de résistance individuelle. C'est donc affaire de tempérament individuel. Je ne renonce à certains « pa-adis artificiels » que parce que je les considère nuisibles à ma puissance d'autodétermination. Le jour où par un procédé quelconque on les aura dépouillés de leur nocivité, je n'entends m'appauvrir d'aucun de ceux qui me plairont.

L'individualiste qui m'intéresse, ce n'est ni le renonçant, ni l'abstinent, c'est le résistant à l'ambiance, c'est-à-dire à celui qui au sein du milieu autoritaire réagit par la sculpture de son individualité — source de sa résistance — et la propagande — affirmation de son existence. La propagande c'est l'action extérieure ; la sculpture de la personnalité — qui n'est opérante que grâce à la diversité des expériences — c'est l'action intérieure.

Reste la question des « métiers ». Tout peut devenir métier. Nous savons qu'il existe la profession de femme vertueuse. Être végétalien peut, dans le sens où l'entend Karl Rist, être appelé un métier comme peut être considéré tel la profession de candidat à l'embarquement pour le Pacifique. Je n'appelle pas métier, moi, une activité où l'on se donne tout entier par plaisir, parce qu'on y trouve la meilleure manière de s'exprimer. Un chaudronnier et un peintre ne font pas un métier lorsqu'ils chaudronnent ou peignent, parce que c'est en cette manifestation qu'ils trouvent la meilleure possibilité de s'extérioriser. Le « colon » ou « l'embarqueur » pour les mers du Sud fait au contraire un métier quand il ne considère son action qu'au point de vue du débrouillage économique, non parce qu'il est poussé par goût à l'accomplir.

E. ARMAND.

JEUNESSE ANARCHISTE

Dimanche 9 décembre, à 14 h. 30

SALLE GARRIGUES, 20, rue Ordener (18^e)

MATINÉE avec le concours des Poètes montmartrois

Précédée d'une Causerie par E. ARMAND

sur l'Art au point de vue individualiste anarchiste

Participation aux frais : 1 franc.

Poussée vitale et pis aller

Comme la plante que sa poussée vitale oriente vers la lumière et le soleil, l'être humain aspire à plus de lumière, à plus de liberté pour jouir de sa place au soleil. Et cette jouissance est une nécessité pour tous.

Envisagée dans le sens de cette aspiration, la vie acquiert une saveur spéciale.

Aussi l'être humain qui la fait sienne ne considère-t-il les conventions — sociales ou individuelles — que comme un pis aller. Chaque instant de sa vie lui devient un enseignement... Car sa « poussée vitale » l'empêche de se laisser ronger par ce terrible chancre qu'est l'autorité sous ses différents aspects.

Ovide DUCAUROT.

Paroles d'hier... et d'aujourd'hui

....En vérité.... si vous rencontriez un homme d'âge qui veillât à la police d'une fourmière, pour tantôt donner un soufflet à la fourmi qui aurait fait choir sa compagne, tantôt en emprisonner une qui aurait dérobé à sa voisine un grain de blé, tantôt mettre en justice une autre qui aurait abandonné ses œufs, ne l'estimeriez-vous pas insensé de vaguer à des choses trop au-dessous de lui et de prétendre assujettir à la raison des animaux qui n'en ont pas l'usage....

(Voyage dans la Lune).

....Mais direz-vous, toutes les lois font retentir avec soin le respect qu'on doit aux vieillards. — Il est vrai : mais aussi tous ceux qui ont introduit des lois ont été des vieillards qui craignaient que les jeunes ne les dépoussèrent justement de l'autorité, de l'argent, etc., etc., qu'ils avaient extorqués.

(id.)

....Votre père consulta-t-il votre volonté lorsqu'il embrassa votre mère ? Vous demanda-t-il si vous trouviez bon de voir ce siècle-là ou d'en attendre un autre ? Si vous vous contenteriez d'être fils d'un sot ou si vous auriez l'ambition de sortir d'un brave homme ? Helas, vous que l'affaire concernait tout seul, vous étiez le seul dont on ne prenait pas l'avis ! Peut-être qu'alors si vous eussiez été enfermé autre part que dans la matrice des idées de la nature, et que votre naissance eût été à votre option, vous auriez dit à la Parque : « Ma chère demoiselle, prends le fuseau d'un autre : il y a fort longtemps que je suis dans le rien, et j'aime encore mieux demeurer cent ans à n'être pas, que d'être aujourd'hui pour m'en repentir demain ! » Cependant, il vous fallut passer par là, vous eûtes beau piailler pour retourner à la longue et noire maison dont on vous arrachait, on faisait semblant de croire que vous demandiez à têter....

(Ibid.)

CYRANO DE BERGERAC.

Répandez nos Brochures, distribuez nos Tracts

Remise importante aux groupes commandant une certaine quantité d'exemplaires.

Les faits et les gestes

Lettre à un « bandit » emprisonné

La lettre de De Lusi que nous avons insérée, la traduisant d'un journal italien publié en Amérique, a provoqué une réponse dont nous extrairons quelques lignes, ne voulant en aucun cas nous mêler à des discussions ou à des polémiques sur lesquelles il nous est impossible d'émettre même un soupçon d'opinion. Nous reviendrons d'ailleurs sur la bande « De Lusi ».

« Cher De Lusi..., nous avons lu avec une douleur immense et profonde ta lettre envoyée à un ami et rendue publique... »

« Nous aurions bien des choses à te dire, mais nous ne le pouvons pas, nous ne le devons pas, nous ne devons qu'expliquer notre situation en présence de ton amère expression à l'égard des « nomades » qui, épuisés par la douleur, la misère, les persécutions, ne cessent un instant de t'aimer, de se souvenir de toi, de parler de toi comme d'un exemple d'indomptabilité anarchiste et d'un ami très cher. Et surtout de tenter le tout pour le tout, même quand la raison nous l'interdisait, afin de nous mettre en contact avec toi, de pouvoir t'aider, moralement plus que matériellement ; tout fut en vain, rien ne nous fut possible. »

« Tu ne connais pas nos tentatives avortées, nos espérances frustrées, ... mais toujours ranimées par la foi obstinée qui respire et vit en toi.... »

« Certains, quand nous demandions de tes nouvelles, firent les sourds. Certains, qui connaissent peut-être à quels hardis projets s'est vouée et se voue la femme que tu aimes et qui t'aime, firent de l'ironie.... »

« Mille baisers de tes frères de malheur, de foi et de lutte. »

Le Peuple et la Bête

Le Peuple admire un éléphant
Et son cornac, qui triomphant,
Fait travailler l'énorme bête.
Il se retire de la fête
En discutant sur la candeur
De l'animal qui, sans pudeur,
Se laisse mener par autrui,
Alors que l'éléphant c'est lui.

André-Pierre GAUDIN.

Croquignoles

Des mandataires de syndicats se sont réunis récemment dans la ville de Jacques Cœur pour discuter encore une fois en famille à quelle sauce on dresserait désormais le plat syndicaliste. Beaucoup tenaient pour la sauce communiste, très à la mode dans une certaine portion du monde ouvrieriste ; d'autres tenaient pour une sauce de nuance différente, antipoliticienne pourrait-on dire, si le syndicalisme, de par le mode de recrutement de ses membres, ne constituait pas en soi toute une politique. Bref, la majorité des mandataires ont décidé que leurs mandants seraient consommés à la sauce communiste. Et la minorité s'est pratiquement soumise à cette façon de voir. Si bien que majoritaires et minoritaires n'ont plus rien à s'environner quant à la sauce où mijoleraient leurs mandants. Mais une chose — toute petite — me chiffonne. Je me demande comment les anarcho-syndicalistes — j'emploie les propres termes de nos copains des bords de la Moscova — ont pu, sans se sentir diminués à leurs propres yeux, demeurer dans une organisation socialement inféodée à un système archaïque de vie sociale, autrement dit en contradiction directe avec leur propagande, leurs aspirations, leur conception de l'activité humaine. Que voulez-vous ? Cela me dépasse. Il est vrai que je suis de ceux qui croient toujours que c'est arrivé. C'est pourquoi j'ai nom

CANDIDE.

NOUS ENVOYONS contre 4 fr. (franco et recommandé) des collections de *l'en dehors*, premier format, n°s 1 à 16/17.

(1) Pour éviter toute confusion, il va sans dire que les opinions ou thèses qui pourront être publiées sous cette rubrique sont absolument indépendantes du point de vue spécial à sa place *l'en dehors*.

L'Initiation Individualiste Anarchiste

Par E. ARMAND

Lorsqu'E. Armand m'écrivit : « Voulez-vous faire le compte rendu de mon livre ? » Je dis : oui, c'est facile, mais il faut du temps ! Quand il me dit ensuite de lui envoyer ça dans la huitaine, j'eus envie de rire. Vraiment cet homme n'a donc pas envie qu'on respecte ses idées. Il a passé un nombre respectable d'années à méditer, à voir expérimenter, à entendre étudier tous les problèmes posés par l'homme en société, par l'Un parmi Tous, et il veut qu'en huit jours j'approfondisse une théorie presque universelle, condensée en 344 pages de texte serré et qui soulève toutes les questions humaines ? Vrai ! Il va fort ! Ainsi ai-je pensé parce que je suis individualiste et qu'à ce titre je respecte les idées de l'individu. Les penseurs grégaires sont des mots ; du vent. Il n'y a pensée que par et dans l'Un. Et c'est pourquoi traduire à son propre usage les idées d'un autre Un, et les offrir à des lecteurs devant lesquels il n'est pas assuré que nos mots aient exactement la même résonance, expliquer et exposer enfin, sont des besognes ardues, longues, étendues et complexes. C'est ainsi que je salue l'individualiste vrai qui me lira : Sache bien, camarade, que la pensée, concrète en mots, est chose subtile, ingrate et très mystérieuse. C'est aussi une force et c'est encore un fruit. Le fruit d'une longue et pénible poussée de sève, le fruit d'un destin qui connu peut-être bien des cahots et qui l'élabora dans la peine et la souffrance. C'est pourquoi, commence par estimer et par respecter cette pensée. Si tu refuses ton hommage aux idoles sociales, ne refuse pas pour cela le salut à ce qui est respectable, savoir l'Un et l'effort qu'il fait pour que tu le comprennes, pour te comprendre, pour lier enfin en une gerbe affranchie des esprits également purs de la servilité grégaire. On ne touche autrui que par la parole. L'écrit prolonge cette parole. L'Initiation individualiste d'E. ARMAND n'est pas seulement le fruit d'une expérience longue et méditée, c'est aussi un effort pour que cette expérience ne demeure pas dans le seul esprit de celui qui la vécut. L'accepte et en profite qui s'harmonisera avec des vœux qui sont faillibles comme l'est tout au monde.

Mais nul n'a le droit — et ce mot s'interprète au sens individualiste — de se croire au-dessus du savoir et de la pensée d'autrui. Non plus que de refuser d'entendre une parole, qui en ces temps de grégairisme féroce, est, peut-on dire, tout ce qu'on peut présentement réaliser d'individualisé : la liberté de s'exprimer.

Ce n'est pas chose facile, ni à la portée de quiconque qu'être un individu, une Unité individualisée. Là encore je touche un point douloureux de l'éducation des êtres. De même qu'ils doivent respecter une pensée libre, de même ils doivent comprendre qu'ils sont et resteront toujours loin de cette perfection individualiste contre laquelle, en eux et hors d'eux, luttent des préjugés millénaires et des instincts plus vieux encore.

On n'est « individualiste » que par un lent affranchissement, fort douloureux. Il faut le dire ici. Les sociétés sont organisées de façon à donner quelque douceur à la chaîne, Briser la chaîne n'apporterait que souffrance, tant qu'on n'aurait pas créé en soi la simple volupté de réaliser une volonté bien à soi et qui domine les contingences.

L'individualiste ne se conçoit donc qu'énergique. La volonté est nécessaire pour dominer au fond de sa propre pensée l'attrait du grégairisme. Cet attrait n'est pas méprisable. Le faible de volonté ne saura donc pas résister à certains appétits : alcool, femme ou autres. D'où, pour lui, besoin par exemple de ne pas disposer d'argent. Ainsi les systèmes financiers du capitalisme régissent les âmes par les corps. Toucher à des intervalles égaux une somme renouvelable tant qu'on travaillera, met à l'abri des défaillances de volonté. C'est le salariat. Il faut, par conséquent, de l'énergie pour diriger sa vie sans cette géométrie extérieure. Non point qu'on puisse se passer d'elle — c'est irréalisable dans les Etats modernes — mais parce qu'on doit avoir en soi le ressort nécessaire pour en rester maître.

Donc l'Individualiste sera capable d'estime, c'est-à-dire social en ses rapports avec ses camarades. Il devra comprendre la relativité de ses efforts vers l'individualisation de sa destinée et une volonté ferme lui est nécessaire.

Ce n'est pas tout. Il devra avoir mêlé en lui de très puissants instincts que je dirai : « impérialistes ». Qui a vu une personne, bonne d'apparence, maltraiter un animal familier ou une autre personne de caste sociale plus asservie me comprendra. C'est là l'Impérialisme, le besoin de commander, de diriger, d'assujettir. Sous sa forme la plus simple, c'est l'orgueil à prétentions.

Les divers patriotismes, esprits de corps, vanités de famille sont des développements de cet « impérialisme » instinctif. Il faut s'en débarrasser. On n'est un « individualiste » que si l'on sait brûler en soi la mauvaise herbe et ne cultiver que le meilleur de son Moi. Des hérédités innombrables ont gravé en nous l'orgueil et le mépris d'autrui, la servilité sociale et la prétention de tout tirer de son fond (lequel fond est le préjugé). Il n'y a donc pas d'individualisme sans reconnaissance de l'Un égal et étranger. L'individualisme est, en conséquence, social, c'est-à-dire que l'être personnellement très développé n'est pas individualiste s'il oppose son moi à la réalisation d'individualismes autres.

On verra, à cet essai sur les vertus essentielles de l'Un qui se veut tel, que l'individualisme n'est pas un fait. C'est une conquête. C'est une conquête longue et dure, pleine de soucis et de souffrances. La joie que cet ascétisme arrive à son but apportera ensuite sera purement morale, mais elle sera à soi. L'auteur de cet article est ainsi faite que dans un théâtre, elle se trouve toujours portée à protester contre les applaudissements. C'est qu'elle sent l'effort des spectateurs qui applaudissent pour l'entraîner avec eux. Cet effort, avec les individus sans réaction, obtient un résultat immédiat. Dix claqueurs font applaudir trois mille personnes. Ainsi j'ai lutté contre le magnétisme grégaire qui me poussait à imiter la masse, et contre ensuite la réaction qui me pousserait, une fois la maîtrise de moi acquise, à protester contre cette masse. La satisfaction éprouvée après cette lutte double est purement individualiste : elle donne sa valeur au « moi ». Avant de disparaître de la scène du monde, avant de n'être plus rien que des atomes sans conscience agrégés aux mille chimies de la nature, un être qui se sent être n'a qu'une chose certaine à lui, son Moi. Développer ce « moi », le faire échapper aux lassos, aux licols, aux entraves, aux menottes de la grégarité est la seule be-

soigne humaine, digne de la volonté. C'est l'individualisme lui-même.

Bien des joies purement et exclusivement grégaires sont donc à écarter. Elles nous tiennent par des fibres douloureuses, et il faut savoir placer le bonheur d'être l'Unique assez haut pour que les douleurs de tant de ruptures soient méprisables.

On me dira, et peut être E. Armand lui-même, dont je tente de développer et de coordonner quelques idées-bases jetées, avec tant et tant d'autres que ce livre en éclate, dans son Initiation ; on me dira : Faut-il donc juger l'Individualisme comme un ascétisme ?

A cela, je réponds Oui. Il faut devenir l'Un par un ascétisme. On pourra reconquérir les joies sociales ensuite, quand on sera maître de soi, de ses nerfs, de sa volonté, de ses passions. Nous sommes dans des sociétés fortement centralisées et denses, qui travaillent sans pitié à éliminer l'être réfractaire. Espérer être tout de suite l'Individualisme joyeux ou dyonisiaque est vain. Dans ces groupements fédérés et conjoints de sociétés courtes et multiples que rêve E. Armand pour le futur, il sera possible de faire un Individualisme euphorique. Jusque-là, l'Individualiste luttera, et non point sans amertume. Il tempêra d'abord les épines de sa lutte, par l'orgueil de la conquête de sa propre volonté. Ensuite, il jouira de ce que la vie lui offre, sachant que l'avenir, si son rêve se réalise, lui permettrait d'attendre une plénitude de félicité qui reste inatteignable aujourd'hui. Connaître la relativité de tout, se créer une âme forte, énergique, et qui ne plierait ni devant les passions que chacun porte en lui, ni devant les forces sociales, telle est la besogne individualiste que l'Initiation de E. Armand vient proposer à chacun d'entamer. E. Armand pose bien d'autres problèmes — il les pose tous — dont, je pense, il me permettra de reparler ici : La question historique, l'économique, la sexuelle, et le redoutable piège du lien social entre individualistes : le contrat.

Pour aujourd'hui, je voudrais avoir prouvé qu'on n'est pas individualiste comme on est portugais et turc, par hasard. Il faut vouloir, vouloir longtemps et savoir préférer ce vouloir aux douleurs qu'il entraîne. Tout dans l'individualisme est un problème de choix.

L'Individualiste ne choisit jamais là où il est plus facile, plus coulant, plus plaisant de faire. Il sait que c'est toujours le grégaire de ce côté-là.

Enfin l'Individualiste qui sait la vie courte et la mort prompte, ne lutte pas seulement pour lui. Il espère en l'avenir et compte que son exemple servira les individualistes à venir. Ainsi, de la grégarité, il garde l'essence et, à ce titre, agissant comme un chaînon, il domine les morales sociales, parce qu'il ne met au-dessus de soi que l'idée au nom de laquelle il cherche son propre bonheur.

Renée DUNAN.

Qu'importent à la foule mon cœur brisé et mes larmes. Elle passe joyeuse, des chansons sur les lèvres — elle s'amuse et se préoccupe de ma douleur l'empêcherait d'apprécier ses plaisirs. C'est juste, après tout. Je ne lui réclame rien. Je ne veux d'elle que ceci : qu'elle me reconnaisse la pleine faculté de ne pas m'intéresser à ses souffrances et à ses revendications, quand elles ne cadrent pas avec mes aspirations. Qu'elle ne me force pas à épouser ses querelles lorsqu'elles n'ont rien à faire avec mon propre développement.

E. A.

NOS « PIQUES D'AIGUILLES », papillons sur excellent papier goumé blanc et couleur. 10 feuilles, 20 gravures, 140 textes. Franco, 1 franc.

Amertume

Je pensais pourtant que tu serais venue... Il faisait froid sous ces combles et les minutes s'écoulaient d'abord lentement.

Il me semblait à tout instant entendre ton pas léger dans l'escalier. A tout instant il me semblait que tu allais franchir le seuil de cette petite chambre. Amenant comme un rayon de soleil la chaleur et la lumière avec toi. Dès ton apparition l'atmosphère s'illuminait de grâce et de tendresse. Et je songeais que j'avais senti tressaillir en mes bras ton corps de jeune femme, ton jeune corps de femme.

Mais le temps passait et plus vite, plus vite s'écoulaient les minutes. Et quelque part en moi très profondément. Je ne sais pas encore si c'est dans ma tête ou dans mon cœur. J'entendais comme un bruit, comme un écho de tic tac. Toujours plus accusé, toujours plus creux, toujours plus lugubre. Un tic tac aux résonances de glas. L'air devenait toujours plus glacial. Si bien que je finis par frissonner de tous mes membres.

Je pensais pourtant que tu serais venue. Je te savais affranchie des morales d'esclaves. Partant, point coquette ni génératrice de souffrances. Tu savais, toi, quelle joie, quelle douceur ta présence eût produite en moi, autour de moi. Quelle guérison aussi ! Et cependant tu me laissas l'espérer en vain. Tu me laissas, comme la première venue, partir de là amer, déçu, blessé, dépité, triste à en pleurer.

E. ARMAND.

Vous êtes-vous réabonné ?

Génie et Simplicité

Peut-être la chose dont le monde pourrait le plus facilement se passer est le Génie. Le Génie est le caviar du petit nombre. Par lui-même, il n'est pas une qualité bienfaisante. Le Génie seul est une force terrible. Il est le volcan, la marée et l'éclair. Souvent, il n'est rien d'autre que dévastateur — comme dans le cas d'un César, d'un Kouropatkine, d'une Catherine de Médicis. Le Génie est partout sujet à suspicion ; la masse se protège contre ses atteintes comme elle le peut. Car, à moins d'être le lot d'un homme simple, le Génie est infernal.

Le génie d'un Rabelais est plus grand que celui d'un Voltaire ; le génie d'un Lincoln est plus grand que celui de Cecil Rhodes — symboles tous deux de vastes aspirations sociales, de rêves populaires. Le génie d'un poète comme l'écoissais Burns est plus grand que celui d'un Napoléon. Nombreux sont les humains ou fleurit le génie. On peut affirmer qu'il est peu d'âmes où le génie n'existe pas à un certain degré, mais c'est en quelques rares personnalités qu'on trouve une grande, une vraie simplicité. C'est cela que Salomon voulait dire lorsqu'il écrivait : « Tous les hommes sont menteurs. » Lorsque la Simplicité et le Génie se rencontrent en un même être, prends garde à monde, tu pourrais devenir meilleur.

Nous demeurons émerveillés devant les Italiens de la Renaissance parce qu'ils furent capables et hardis. Mais quelque chose de supérieur en eux nous stimule — c'est leur vénération. La vénération est une grande qualité humaine, c'est le don des âmes simples. Le Génie de la renaissance italienne reste influent parmi nous aujourd'hui parce qu'il a exprimé deux grandes émotions humaines — la Maternité et la Vénération. Le Génie des Grecs nous émeut encore jusqu'à l'âme en ce vingtième siècle, non point parce qu'il était mis au service d'une théocratie — défunte longtemps avant que fut taillé le marbre la célébrant — mais bien parce que palpitent dans ce marbre des qualités humaines et universelles — parce que nous y reconnaissons des émotions humaines : l'aspiration à la chasteté, à la beauté, à la jeunesse, à l'harmonie, à la volupté, à la force, qui sont des aspirations de l'homme simple.

L'Art est une chose excellente, — le Génie est un miracle — mais la Vie est au-dessus de tout. Grand est le génie de l'enfant qui cherche le sein de sa mère, de l'amante qui se jette entre son bien-aimé et les baionnettes, plus grand est le génie de l'homme dont toutes les journées sont remplies de travail et dont la bonté n'est connue que de quelques-uns. Plus grand que tout encore est le génie qui s'exprime par ce seul mot : Silence.

ORRICK JONES.

MATINÉE-CAUSERIE au bénéfice de l'en de hors et de ses éditions

Dimanche 23 Décembre 1923, à 14 h. 30

Salle de la Maison Commune, 49, rue de Bretagne (Métro Tempé)

Conférence par GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS

sur : ALFRED DE VIGNY, poète individualiste

avec auditions de poèmes

Partie artistique organisée par la Muse du XIII^e.

Grandes Prostituées et fameux Libertins (18)

« Ne conduisez-vous pas, même avec empressement, dit Anorbe, vos femmes auprès de Tutunus, et pour détruire de prétendus ensorcellements, ne les faites-vous pas enjamber l'horrible et immense phallus de cette idole (1) ».

Un groupé antique, qui se trouve à Florence, et qui a été reproduit en gravure par Meursius (2) représente assez exactement cette cérémonie. Une femme se tient debout, la tête couverte par une espèce de bonnet. Ses mains qui descendent plus bas que les hanches, semblent soutenir ses vêtements relevés et laisser à découvert une partie de son corps. Un énorme phallus s'élève de terre jusqu'à la partie sexuelle de cette figure qui, grandement caractérisée, paraît être en contact avec l'extrémité supérieure du phallus.

On voyait des femmes, aussi dévotement que lubriques, offrir publiquement à Priape, autant de couronnes que de sacrifices leurs amants avaient faits à leurs charmes. Elles les appendaient à l'énorme phallus de cette idole et cette partie saillante en était quelquefois totalement garnie. C'est ainsi que l'épouse de l'empereur Claude, la célèbre Messaline, après être sortie victorieuse de quatorze athlètes vigoureux, se fit déclarer invincible, en prit le surcoat et, en mémoire de ces quatorze succès, fit au dieu Priape, l'offrande de quatorze couronnes. D'autres lui faisaient hommage d'autant de phallus en bois de saule qu'elles avaient vaincu d'hommes dans une nuit (3).

Comme allusion à ce culte on plaçait dans les alcôves de petites statuettes représentant le membre viril et les femmes portaient des bijoux offrant la même représentation. Personne ne s'en offusquait, comme personne ne s'offusque

aujourd'hui de contempler un Christ, un saint Sébastien, un saint Jérôme nus. Mais les phallus n'évoquaient pas seulement l'acte sexuel. Considérés comme une amulette, comme un fétiche portatif, ils étaient — sous le nom de Fascium — d'un usage très fréquent chez les Romains. Ils ne connaissaient point de préservatif plus puissant contre les charmes, les malheurs, les regards funestes. Les plus décents offrent la figure d'une main fermée dont le pouce est placé entre les deux doigts qui le suivent. C'est la main thyphallique (1).

Dans les alcôves ou « cubicules » matrimoniaux, on trouvait les images de toutes sortes d'idoles ou dieux lares dont l'office était d'exciter à la génération : Mutinus ou Mutunus, Pertinax, Subigo, Prema. On comprendra qu'un peuple aussi réglé, aussi méthodique, ne comptait pas en son sein un très grand nombre de prostituées officielles. Il faut cependant tenir compte que les prêtresses de Vénus et les prêtres de Priape se chiffraient par plusieurs milliers. En réalité, il y avait beaucoup de prostituées à Rome. On disait les courtisanes en deux grandes classes qui répondaient à nos catégories actuelles : femmes publiques et femmes entretenues, prolétariat et aristocratie de la prostitution. Chacune de ces classes se subdivisait en une multitude de sous-classes selon le rang social, leurs prétentions, le quartier où elles résidaient. La description de ces sous-classes serait fastidieuse. Il suffira de dire que de l'épouse et mère de l'empereur à la pierreuse de dernier rang, chacune recevait une dénomination spéciale.

Flavia Domitia, épouse de l'empereur Vespasien et mère de Titus fut une courtisane du rang des délicate ou « délicates » qui se livraient aux riches, sans se refuser aux esclaves dès lors qu'ils payaient bien. De même que Messaline, épouse de l'empereur Claude et mère de Britannicus, qui fut une courtisane du rang des « fameuses » (on appelait ainsi les patriciennes, les matrones, les mères de famille nobles qui se prostituaient dans les lupanars, celles-ci pour enrichir leurs enfants, celles-là pour apaiser leur soif de jouissances lubriques).

En outre, Rome comptait un grand nombre d'efféminés (ou esthètes) et d'eunuques (de différentes espèces) destinés à assouvir la sensualité des habitants de la capitale du monde. On en rencontrait dans les maisons de prostitution et dans les domiciles des citoyens. Dans toutes les maisons riches, il se trouvait parmi la multitude des esclaves un nombre plus ou moins grand d'efféminés (pour la satisfaction des hommes) et d'eunuques plus ou moins complets (à l'usage des matrones). Leur présence ne suscitait pas plus de jalousie que celle du médecin, du masseur ou du baigneur.

(1) Au siècle dernier on trouvait encore ces espèces d'amulettes en usage dans la région de Naples.

On voit combien était dépassé en réalité le chiffre des prostituées immatriculées, des 35 000 courtisanes de haut et de bas étage qui payaient au édiles la vertigal ou licentia stupri, portaient la togata, la tunique courte, et collaient la mitra, la mitre, sorte de bonnet phrygien avec les mentonnières.

Nous avons parlé de Messaline, la plus célèbre parmi les Romaines à cause de son incontinence et de sa situation sociale. Si elle n'avait pas occupé pareil rang, elle serait passée inaperçue, comme passèrent inaperçues les millions de courtisanes à Rome qui ne comptèrent pas parmi leurs amants un écrivain ou un poète qui les immortalisât. Nous avons immortalisé une Carmen dont la noble ingénuité nous séduit — « Aujourd'hui, je t'aime ; je ne sais pas ce que je ferai demain ; j'en ai aimé d'autres, mais aujourd'hui, c'est toi que je préfère. Tu fus riche, mais aujourd'hui tu es pauvre ; n'importe, mais je t'aurais préféré riche. Ne sois pas jaloux, sinon tu souffriras ; si tu es jaloux, renonce à moi. Tu es vieux, mais je te trouve plus tendre, plus expérimenté qu'un jeune homme, etc. »

Il faut dire que les cœurs et des caractères de ce genre n'abondent pas.

Une certaine « souterraine » ou prostituée suburbaine, du nom de Tékéthuse, devint célèbre parce qu'elle s'était enrichie avec une clientèle exclusivement « faubourienne ». On pense bien que les pauvres diables qui gitaient dans les faubourgs de Rome ne devaient rémunérer que faiblement ses caresses. Aussi dut-elle fournir un labour... étonnant. Mais les prostituées de ce genre étaient rares. Celles qui s'enrichissaient y parvenaient en « commerçant » avec les riches — les voleurs qui exploitaient et spoliaient les colonies ou provinces de l'empire. On peut prendre comme exemple le fameux Lucullus qui durant quarante ans paya et « connut » chaque jour plusieurs femmes. Le total dépasserait sûrement le nombre de celles que le sultan le plus puissant et le plus opulent peut entretenir dans son harem. Ledit Lucullus avait sa femme légitime et passait pour monogame aux yeux de la société d'alors. Pour chrétienne qu'elle paraisse ou se réclame, la société actuelle ne lui cède en rien sur ce point : nos « chrétiens » actuels sont monogames de droit et polygames de fait ; nous nous abstenons pour le moment de nous demander si nos « chrétiennes » actuelles ne sont pas aussi monoandres de droit et polyvives de fait que ne l'étaient les matrones païennes.

(A suivre).

Emilio GANTE.

(Adapté de l'espagnol par E. ARMAND).

(1) Etiamne Tutunus, cuius immanibus pudendis, horrentisque fascino, vestras iniquitate matronas et auspicio ductis et oclatis ? (Anorbe, IV, p. 131).
(2) Grœvius Feriatz, t. V de Puerris.
(3) Culte secret des Dames romaines et Recueil des Priapees.

En guise d'épilogue

Il paraît qu'afin de perpétuer les ruines, les incendies, les nettoyages de tranchées, les hécatombes de prisonniers, les assassinats des demi-morts, les fléchettes et bombes aériennes, les obus lacrymogènes et asphyxiants, bref les massacres qui n'ont cessé de se poursuivre pendant presque un lustre sur terre, dans l'air, sous l'eau, on a institué une flamme du souvenir qu'à tour de rôle rattachent ou ravivent des groupes divers de « réchappés » qui voudraient bien tenter une nouvelle expérience de se suicider patriotiquement, la première ayant échoué. J'ai peine, je l'avoue, à comprendre le suicide patriotique, mais il existe, comme ça, des tas de choses que je ne comprends pas : il y a ainsi des phénomènes tératologiques dont les plus savants n'arrivent pas à saisir la finalité. Mais pourquoi cette flamme ? Dans les rues, on croise toutes sortes de « témoins », vivants ou à moitié, qui rappellent qu'il y a fort peu de temps on s'entre-suicidait patriotiquement et nationalisme sans gêne aucune. Je rencontre en plus grand nombre que je ne le voudrais, certes, des aveugles, des manchots, des unijambistes, des mutilés de toutes sortes. La flamme de l'Arc de Triomphe me montre qu'il y a de mes concitoyens — et en masse — qui sont d'avis que la saignée n'a pas été suffisante. Rien qu'à voir la bonne volonté que mettent les estropiés et demi estropiés à s'accommoder de leur sort, j'en étais convaincu. Cette flamme est un pléonasme.

QUI C'EST ?

Crois-tu donc que si je haïssais les hommes, je me plaindrais, comme je le fais, de leurs vices ? (Jacopo Ortis).

Lamento

Le numéro des *Humbles* d'août-septembre est consacré à un choix de poèmes de LUCIEN JACQUES (1). Nous en extrayons la pièce suivante :

à Paul Myrriam.

Mon enfant je suis là ; j'apporte pour ton ombre l'olive, le lait et le breuvage amer de mes larmes.

Tout est nuit alentour. Le ciel est étoilé. Et je suis seule ici, toute seule avec toi, Artémidore aimé.

Hors des murs je me suis glissée ainsi qu'une voleuse, en cachant sous mes voiles mes offrandes funèbres.

Je suis seule avec toi, ô mon enfant, comme naguère. Las ! Tes yeux sont éteints, tête chère ; ton clair visage jamais plus je ne dois le revoir.

Des femmes sont venues, aux yeux remplis de larmes, au geste déplorant. L'un a poussé ma porte. Alors un froid mortel m'a saisie tout entière et j'ai crié : « ... Mon fils ! ».

J'ai crié « mon enfant », hurlé comme la louve ; j'ai supplié les dieux, enlaçant leurs autels de mes bras éperdus. Leur image glacée ne m'a pas répondu.

Et les femmes ont dû pour apaiser ma peine : « Ton fils est glorieux parmi les immortels ». Ah les paroles vaines.

Mon doux enfant n'est plus ; et moi, sa triste mère, je sais que mon trésor, que la vie de ma vie n'est qu'une froide stèle et des cendres stériles.

Je sais et je vous dis, étrangères pleureuses, que son sang n'était pas destiné à teindre d'écarlate les champs Thessaliens. — Femmes, retirez-vous, ma douleur veut être inconsolée. — Les mots n'y peuvent rien.

Rien ne te parviendra, ô mon Artémidore, de ma chaude tendresse, de mon amour meurtri, de mes larmes. Et pourtant je suis là, baisant ton nom gravé sur l'argile encor fraîche.

Lucien JACQUES.

(1) Avec des bois gravés au canif par l'auteur. S'adresser à la Revue « Les Humbles », 4, rue Descartes, le numéro, 3 fr.



Pour la vie du journal :

Souscription permanente. — Souscription spéciale organisée par les camarades de New York : Bayville, Toulouse, Léon, Albert R., L. Chalvin, Lambert Dupré, G. Castino, Laurant, Gillo, D. Gaida, José Cernados, R. Avila, J. Guede, S. Gonzalez, Basil Greed, J. Fernandez, M. Cerdein, P. L., R. Bachman, H. Massa, A. Moad, Peter G., Louis K., G. J., J. Zelakowitz, E. Gull, J. D., Alfred, Pabillon, Victor, Basti. Au total, doll. 32,25 ou fr. 546 60.

Collecte. réunion rue de Bretagne, 11. André, 5. Girard fils, 2. Pierre Gaudin, 5. Bar Sporting, 0 50. Joseph Freppaz, 3. Claude Jourmet, 3. Blanche Lalot, 5. F. Festa, 0 50. J. Beffours, 5. André B., 0 50. Jean Lafage, 2. Berthe Fabert, 5. Antoine Robert, 4 50. Poplin Sellier, 1. Bourillon, 3 50. E. Kuegel, 1 50. Ch. Rousseau, 4. J. Claude, 20. John Bonatsos, 13 50. A. H. Vermeuse, 1 50. François Chevalier, 2. J. Dubois, 12. Havivie, 1. L. Chalvin, 3. A. Villette, 4 50. Henri Renard, 9 50. Emile Achara, 0 50. Ch. Romas, 8 25. Léon Debos, 2. Marius Theureau, 1 75. Etienne Ergo, 4 50. Emile Fonteyn, 4 50. L. Mével, 2 50. Ovide Dacautoy, 1 25. Anonyme, 5. G. Kessler, 4 50. Grupo Ibertaria Idistra, 10. Anna, 2 50. Collecte réunion boulevard Barbès, 14. Paul Celton, 2. Simonelli Stefano, 2 50. Germaine J., 2 50. E. Faucheur, 2 75. F. Folgoas, 4 50. Ribouchon, 0 50. Plunian, 1. Le Goff, 50. E. Fiacoin, H. Marcel Toutant, 1 50. Ernest Nechci, 5. Dent Martin, 2 50. M. V., 4. Maurhofer, 4 50. Pirlou, 2. M. Guenier, 2. Henri Hespel, 4 50. Petit O., 20. Praqued, 4 50. Liste arrêtée au 30 novembre. Total : 812 60.

Souscription permanente. Nos amis se rappellent que l'appoint des souscriptions est essentiel tant que nous n'aurons pas davantage d'abonnés pour assurer la parution de *Les Humbles*.

— ON EST PRIÉ de joindre un timbre à toutes les lettres adressées pour transmission et de les inclure sous enveloppe au burr. du journal.

— Un de nos camarades dés. entrer en relation avec cam. paysan sud-ouest, Landes, Gers, Lot-et-Garonne, Lot, Tarn-et-Garonne, région dans laquelle il désire acquérir une propriété propice à l'élevage des moutons. Répondre à CHARLES, au journal.

— CAMARADE, employée d'administration, de santé délicate, cherche personne dévoué qui accepterait de voir avec elle ce qu'elle pourrait tenter pour gagner sa vie de façon intéressante. — Ecrire au bureau du journal.

— NE PLUS nous envoyer de coupures *Chambres de Commerce*. Trop difficile à échanger.

Le Problème

de la liberté et de la violence

I

Pour l'homme qui ne veut opprimer ni se sentir opprimé, pour l'homme qui veut conquérir son propre bonheur et vivre sa vie dans la paix et dans le bien-être, il n'y a qu'un problème unique à résoudre — problème social, politique et humain : le problème de la liberté !

Tous les autres problèmes — à la solution desquels les hommes pourtant s'épuisent — ont une importance secondaire, et leur valeur n'est digne de considération que lorsqu'ils s'approchent de ce plus grand des problèmes, ou qu'ils lui profitent.

Car il ne peut pas exister de révolutions — la révolution comprise comme elle l'a toujours été. C'est à dire comme un épisode du progrès — qui ne se proposent de résoudre le problème de la liberté.

Tous les mouvements de propagande et de conquête qui écartent ce problème, qui renvoient, pour sa solution, à des époques successives — ou l'oublient — ou le répudient — usurpent le nom et ne sont pas en fait des révolutions. Ce sont des coups de main ou des coups d'état ; des maîtrises de partis, de castes, de classes, de masses également.

Parce qu'il n'est pas dit que là où est la masse — c'est-à-dire la majorité — là soit nécessairement une compréhension claire et précise du devenir social, du perfectionnement des systèmes politiques de la vie collective, de la prééminence du droit de chaque unité individuelle, de la finalité libertaire avantageuse pour tous.

Ainsi, lorsque le fascisme vante sa révolution, il démontre par les faits, nonobstant toutes ses compétences, qu'il est en fin de compte incompetent à évaluer ce que chez tous les peuples, en tous temps et dans tous les lieux, on a entendu et voulu dire par révolution. Pour s'introduire dans l'histoire en habit de « galant homme », le fascisme fait de la pure et simple démagogie.

Lorsque les communistes russes parlent d'une révolution effective, protégée, amplifiée pour leur défense, eux aussi — avec la présomption propre à tous les parvenus : la présomption des domestiques devenus patrons, des persécutés passés inquisiteurs, des voleurs devenus gardes de propriété, des soldats de deuxième classe promus colonels — eux aussi tentent une fraude indigne, tout comme les fascistes dont ils sont le revers de la médaille.

Mais les uns et les autres sont seuls à se justifier et à s'acclamer. Si autour de leur char triomphal, l'acceptation des vaincus et des avachis, des clients bien rassasiés et des prétoriens bien payés se manifeste par le bruit des applaudissements, des multitudes se taisent, dans l'âme desquelles la haine couve en silence.

GIGI DAMIANI.

J'aime chez l'individu ce que je hais dans la foule : la spontanéité, l'enthousiasme, l'emballage — cela ne me porte pas préjudice. Je ne suis pas forcé d'y souscrire ou d'y contribuer. Je n'aime pas voir chez l'individu trop de raison, trop d'analyse, trop de réflexion — cela se développe aux dépens de cette fraîcheur de sensibilité, de cette vivacité d'émoi qui rendent supportables la laideur physique ou l'âge avancé.

E. A.

Correspondance

La misère en Allemagne.

A. E. Armand.

Berlin, 25 novembre 1923. J'ai bien reçu le dernier envoi de *l'en dehors*, 6 exemplaires. Merci infiniment. Excuse-moi de ne pas avoir envoyé l'argent pour te régler ; je voulais le faire le lendemain du jour où j'ai reçu les journaux, 3 francs valaient alors 10.000.000.000 de marks — cela depuis trois semaines. Mais le dollar monta de cinq fois sa valeur, si bien que mes 3 francs ne valaient plus le lendemain que 0 fr. 60. Telles sont les conditions de la vie économique en Allemagne. J'attendrai donc la semaine prochaine. Actuellement le mark vaut 300.000.000.000 de marks papier — 3 francs valent à peu près 750 milliards de marks.

Le salaire d'un ouvrier bien payé s'élevait la semaine dernière à 3.000.000.000.000 de marks environ — les autres ouvriers touchent bien moins. Cela représente 45 marks du temps de paix... A ce moment-là, un prolétaire « qualifié » touchait 40 à 45 marks par semaine, le beurre coûtait 1,30 mark ; le lait 0,20 mark ; le pain 0,50 mark. Aujourd'hui le même prolétaire reçoit 45 marks, mais le beurre coûte 3 marks, le lait 0,60 mark et le pain 1 mark. Tu peux te faire ainsi une idée des conditions « brillantes » de notre république démocratique où c'est un ancien compagnon sellier qui occupe le siège de président et où tous les postes importants sont occupés par les grands socialistes « à la Marx », ses copains... Les dissensions au sein du parti socialiste ont fini par le partager en quatre : S. P. D., U. S. P. D., K. P. D., K. A. P. D., qui se jettent à la tête de mutuelles injures à la grande joie des capitalistes et autres ennemis de l'ouvrier. C'est la politique de parti qui occupe la plupart des ouvriers, non pas la question sociale-économique. Aussi n'est-il plus un travailleur qui puisse apaiser sa faim, se vêtir ; les vieux en sont réduits à mendier au coin des rues ou sur les ponts ; les hospices et les morgues sont comblés....

De plus en plus les hommes reconnaîtront que la question sociale ne saurait être résolue par la conquête de l'Etat, mais bien par son abolition, non par la dictature, non par le socialisme d'Etat, mais par l'anarchisme....

FÉLIX WITTE.

Aux Compagnons

Avec ce numéro 24 finit la 1^{re} année d'abonnement. Il est bien entendu que je continuerai à faire, comme dans le passé, tout ce qui sera en mon pouvoir pour publier, dans l'année qui vient, le plus grand nombre de numéros d'en dehors qu'il me sera possible, en tenant toujours à me rapprocher de la parution bi-mensuelle. Tout dépendra des fonds disponibles, on le comprend.

Le numéro prochain contiendra la situation financière au moment de l'expédition de ce n° 24. D'ores et déjà, je puis dire qu'un pas sérieux a été fait vers l'extinction du déficit par les résultats de la collecte faite par les camarades de New York. C'est avec un peu moins d'anxiété que je commence cette seconde année.

Non seulement il nous manque cinq cents abonnés, mais de nos abonnés-de six mois, il en est encore qui, continuant à recevoir le journal, n'ont pas réglé ce qu'ils nous doivent. Nous n'avons pas non plus assez de vente au numéro ! Et certains de nos dépositaires demeurent trop de temps à nous envoyer le résultat de leur vente. Et il y a maint centre où un camarade de bonne volonté pourrait établir un dépôt. Quelle répétition lassante que tout cela !

De nombreux camarades n'ont exprimé le désir de voir réunis en un volume les meilleurs, les plus vivants, les plus expressifs des poèmes, poésies, proses rythmées, que j'ai publiés depuis quelque vingt ans. Nous sommes en train de faire une sélection dans ces pièces, dont certaines n'ont, il ne faut pas se le dissimuler, qu'une valeur relative. Il y a beaucoup d'ouvrage dans ce grain. Afin d'établir notre tirage — il s'agit d'un volume de 128 à 200 pages — nous nous proposons d'ouvrir une souscription comme il a été fait pour l'Initiation individualiste. Ce volume sera sur beau papier, tirage soigné, mais d'un prix accessible à tous. J'attends d'avoir tous les éléments pour le fixer.

E. A.

Service de Librairie

Nous demandons un délai de quelques jours pour l'expédition des volumes. — Les bénéfices résultant de ce service sont consacrés à nos éditions ou sont versés à la caisse du journal — Joindre le montant de l'envoi en faisant la commande.

E. ARMAND. — Qu'est-ce qu'un anarchiste ? 2 50
— L'Initiation Individualiste anarchiste, envoi recommandé. 8 25
— Sous les verrous (poèmes). 0 30
— Où il est question de l'illégalisme anarchiste, de l'affaire des Bandits tragiques, de « Chez les Loups », etc. 0 20
DARROW (CL.) — Qui jugera le criminel ? (les 2). 0 40
NOTRE INDIVIDUALISME (français et ido), les 3. 0 40
GOLDMAN (Emma). — La Tragédie de l'émancipation féminine.
STERNER, TUCKER, MACKAY. — Contre l'Etat, sa morale et son enseignement.
LABADIE. — L'anarchisme : Ce qu'il est et ce qu'il n'est pas.
CHARDON (Pierre) et E. ARMAND. — Actuels ou inactuels. Controverse.
E. ARMAND. — L'A. B. C. des revendications individualistes.
— Pour le faire réfléchir.
— Poésies d'un « hors la loi ».
— Les Illégaux, pièce en 3 actes.
— Variations et Fantaisies sur le problème des sexes, la vie érotique, la volupté amoureuse (tirage restreint)

ALMÉRAS. — Le Mariage chez tous les peuples. 6 25
ANDLER (Ch.). — Les Précurseurs de Nietzsche 49 »
— La Jeunesse de Nietzsche. 18 75
— Le Pessimisme esthétique de Nietzsche. 18 75
— Nietzsche et le Transformisme-intellectualiste. 48 75
BINET. — La suggestibilité. 20 75
BRANDÉS (Georges). — Essais choisis. 6 25
EUG. BIZEAU. — Verrues Sociales (poésies). 1 75
BLATCHEFORD (Robert). — Je combats le christianisme parce qu'il n'est pas vrai. 0 45
BUCHNER (Louis). — Force et matière. 16 75
— L'Homme selon la Science. 12 50
BUNGE. — Le droit, c'est la force. 10 50
— Evolution de l'éducation. 7 25

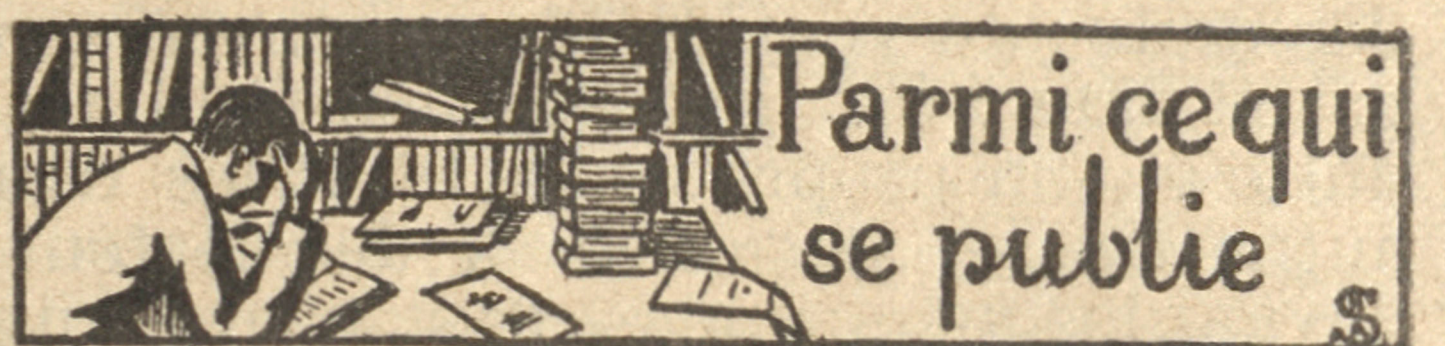
« l'en dehors » est en vente :

A PARIS : Vis à vis de la Bourse du Travail (angle de la pl. de la République et de la r. du Château d'Eau) — Librairie des Vulgarisations sociales, 39 r. de Bretagne — vis à vis du 2, rue St-Denis (place du Château) — du 42 et du 72 boulevard Sébastopol — du 8 boulevard St-Denis — du 174 rue du Temple — du 21 boulevard St-Michel — A la Librairie Sociale, 9 r. Louis Blanc — 38 r. de la Convention — angle rues de Cronstadt et Dombasle — 123 av. Jean Jaurès.
BOULOGNE-BILLANCOURT : 100, av. de Versailles.

A MARSEILLE : Bibliothèque Sociale, Bourse du Travail — Bd. Garibaldi, vis à vis B. du Travail — des Variétés, rue de Noailles — de la parfumerie Palanca, sur la Cannobière — Angle Cannobière et cours Belsunce — Groupe d'études sociales à St-Henri.

A LYON : Angle r. Centrale et Pontallier — Pl. La Viste — 53 cours Morand — Angle av. de Saxe et cours Lafayette Angle Pl. du Pont et Cours de la Liberté.

SAVON. 72%/, 40 k. (brut), 34 fr. ; 50 k. (net), 144 fr. ; HUILE. 40 l., blanche, 53 fr. ; table, 60 fr. ; olive, 70 fr. ; CAFÉ, 3 k. vert, 33 fr. ; grillé, 37 fr. Franco remboursement ; sans remboursement, 1 fr. 30 en moins. Marie Mayoux, institutrice révoquée, exclue du Parti communiste, 48, rue Horace-Bertin, Marseille, C. Ct postal 7490.



Sollen sich Anarchisten organisieren (les anarchistes doivent-ils s'organiser ?) Verlag « Der freie Arbeiter », Berlin.

La collection des *Contemporains*, sous la direction de FLORENT FELS (Editions Stock), 1 fr. 65 le volume franco. Quelques titres feront juger de l'intérêt que présente cette collection. André Cression : La position actuelle des problèmes philosophiques. — Rainer Maria Rilke : Les cahiers de Malte Lauris Bridge. — Robert Rey : Danmier. — André Lhote : Corot. — Pierre Hamp : L'art et le travail. — M. reel Schwob : Le livre de Monelle. — Alain : *Propos sur l'esthétique*. — A. Kouprine : *Le mal de mer*. — Frédéric Nietzsche : *Saint-Janvier*. — Alfred Jarry : *Gestes et opinions du Dr Faustroll, pataphysicien*.

Marguerite Bodin : *Contes Bleus et Roses* (Edition de la Bibliothèque d'Education). Charmants contes à l'usage des enfants que nous recommandons vivement à tous les éducateurs. Franco : 3 fr.

La Genèse de la Guerre Européenne : La préméditation de la Guerre par l'Entente (Réponse à Viviani). — Dr Th. Christen : *Economie Française*. — *Petit Manuel d'Epictète* (Choix de Maximes). Tolstoï : *Tu ne tueras point*. Editions du « Groupe de la Propagande par la Brochure ». (Librairie des Vulgarisations Sociales).

Juan-Estévez Dulin : *La Degradacion moral y fisica por los agentes narcoticos* (Edition de la Escuela naturista de Montevideo). — Eugen Relgis : *Literatura razboinli si era noua* (n° 86/89) de la « Biblioteca universală ». Bucarest. — Bernardo Lazare : *A Libertad* ; Jean Most : *A Peste religiosa* (éditions de « A Samenteira », Lisbonne). — Georg Blumenthal : *Die Befreiung von dar Geld und Zins-Herrschaft (ein neuer Weg zur Überwindung des Kapitalismus)*. Editions physiocratiques, Berlin.

Ma Vie, récit d'une paysanne russe revu et corrigé par Léon Tolstoï ; Georges Imann : *Le fils Chébre* (Ed. Bernard-Grasset), 6 fr. 75 le vol.

Reymond Hesse : *Riquet à la Houppe et ses compagnons*. Préface d'Anatole France. Dessins de Gus Bofa (Ed. Mornay), 6 fr. 75.

Georgette Ryner : *Le Combat de l'Amour et de la Mort*. Un petit conte à la manière de Han Ryner, Georgette Ryner a la foi en l'amour qui triomphe de la mort. Elle nous le dit d'une façon un peu mystique, un peu compliquée peut-être. Mais est-ce que l'amour ne triomphe pas toujours de la mort ? (E. du « Fauconnier »).

Albin : *Mirbeau, Molinari* (n° 19 et 20 des *Croquis brefs*). Chez l'auteur, 20, rue Chaumais, à Lyon, 20 cent.

Guy A. Aldred : *Richard Carlie, agitator*. His life and times. London, « The Pioneer Press ».

« La Revue Anarchiste », sommaire du N° 21 (novembre 1923) : *La Makhnovschina* (P. Archinoff). — *Poèmes écrits en Maison Centrale* (E. Armand). — *La Compiègne du Forçat* (Georges Vidal). — *Bon vent la vie* (Cypselus). — *L'Eau ruisselle de toutes parts* (Claude Aveline). — *Femelles ! Brutus Mercuteau*. — *A propos d'Isabelle Eberhardt* (P. Vigné d'Octon). — *Bonne des Terres* (Maurice Willems). — *L'Opposition ouvrière* (Kollontai). Un numéro, 1 fr. 50. S'adresser à l'administration : 9, rue Louis-Blanc, Paris (10^e).

BENDA (Julien). — Le Bergsonisme 3 25
BREWSTER (H.). — L'âme païenne 6 25
BOSSI (E.). — Jésus-Christ n'a jamais existé 0 25
BIERSON. — Au delà des forces 7 25
CARLYLE. — Sartor Resartus 7 50
CHAMFORT. — Plus belles pages. 6 50
CHARLES ALBERT. — L'amore libero 5 »
CHAUGHY (R.). — La femme esclave 0 45
CAUZONS (Th. de). — Histoire de la magie et de la sorcellerie en France (4 volumes) 42 25
CARPENTER (Edward). — Prisons, Polices, Châtiments. 4 25
CORRE (D.). — Ethnographie criminelle 7 25
COMMENCE (O.). — Prostitution clandestine à Paris. 48 75
COUPIN (H.). — Les plantes médicinales. 9 50
CYRANO DE BERGERAC. — Plus belles pages. 6 50
DARWIN. — Origine des espèces 16 75
DANVILLE. — Magnétisme et Spiritisme 2 25

NOUVEAUTÉS

SÉBASTIEN FAURE. — L'Imposture religieuse 8 50
VIGNÉ D'OCTON. — La nouvelle gloire du Sabre 5 »
GEORGES ANQUETIL. — La Maîtresse légitime. 10 50
D' A. GAUDUCHEAU. — Contre un fléau. 5 »
A. DÉLACQUES. — A bas les chefs. 0 45
P.-J. PROUDHON. — Qu'est-ce que la Propriété ? La Propriété fille du travail. 0 25
RENÉE DUNAN. — La culotte en jersey de soie. 6 85
HERBERT SPENCER. — Le droit d'ignorer l'Etat. 0 25
FRANZ D'HURIGNY. — L'Histoire de la Musique des origines à nos jours. 3 65
EPICTÈTE. — *Petit Manuel*. 0 25
LÉON TOLSTOÏ. — *Ma vie*. 6 75
LIONEL D'AUTRECH. — *L'Outrage aux Mœurs* 6 50

Si vous n'avez pas lu l'INITIATION INDIVIDUALISME ANARCHISTE vous ignorez tout du mouvement individualiste. Envoi contre 8 fr. 25 recommandé.

Le Gérant : A. MORAND.

Imp. Coop. « LA LABORIEUSE » 7, rue du Gros-Anneau, ORLÉANS Téléphone 33.09